

le roi des Khazars ne la lui enlevât de force comme il avait fait pour sa sœur. La peur qu'il avait du roi des Khazars avait amené le roi des Saqâliba à écrire au calife (*sultân*) et à lui demander de lui construire une forteresse. Un jour je l'interrogeai et lui dis : « Ton royaume est vaste, tu as une grande quantité de biens, l'impôt que tu lèves est considérable, pourquoi as-tu demandé au calife (*sultân*) de construire une forteresse avec de l'argent venant de lui et qu'il a à profusion ? » Il me répondit : « J'ai pensé que l'empire de l'Imâm est prospère et que son argent est tiré de sources licites. C'est pour cette raison que j'ai fait cette demande. Mais si j'avais voulu construire une forteresse avec mes propres fonds, argent ou or, cela ne m'aurait pas été impossible. J'ai voulu ainsi avoir la bénédiction qui s'attache à l'argent de l'Émir des Croyants et je lui ai demandé cela. »

J'ai vu les Rûs<sup>256</sup>, qui étaient venus pour leur commerce et étaient descendus près du fleuve Atil. Je n'ai jamais vu corps plus parfaits que les leurs. Par leur taille, on dirait des palmiers. Ils sont blonds et de teint vermeil (*lit.* rouges)<sup>257</sup>. Ils ne portent ni tuniques, ni caftans, mais un vêtement qui leur couvre un côté du corps et leur laisse une main libre<sup>258</sup>. Chacun d'eux a avec lui une hache<sup>259</sup>, un sabre et un couteau et ne quitte rien de ce que nous venons de mentionner. Leurs sabres sont des sabres à large lame, striée de rainures, semblables à des sabres francs<sup>260</sup>. De l'extrémité des ongles jusqu'au cou, le corps de chacun d'eux est tatoué en vert de dessins représentant des arbres, des figures, etc.<sup>261</sup>

Toutes leurs femmes ont, sur leurs seins, une boîte de fer, d'argent, de cuivre, d'or ou de bois, selon le

degré de richesse de leurs maris et leur importance sociale. Dans chaque boîte en forme de cercle, il y a un couteau, le tout attaché sur les seins<sup>262</sup>. Elles portent au cou des colliers d'or et d'argent, car tout homme, dès qu'il possède dix mille dirhams<sup>263</sup> fait confectionner pour sa femme un collier, et s'il en possède vingt mille, il lui fait faire deux colliers et ainsi de suite ; dès que sa fortune augmente de dix mille dirhams, il ajoute un collier à ceux que sa femme possède déjà, de sorte qu'il peut y avoir sur le cou d'une seule femme plusieurs colliers.

Les plus précieuses des parures sont constituées chez eux par des perles de verre, vertes, de même fabrication que les objets en céramique<sup>264</sup> que l'on trouve sur leurs bateaux. Ils les payent d'un prix exagéré<sup>265</sup>, car ils achètent une telle perle de verre au prix d'un dirham. Il les enfilent en sautoirs pour leurs femmes<sup>266</sup>.

Ils sont les plus malpropres des créatures de Dieu. Ils ne se nettoient pas<sup>267</sup> des souillures produites par les excréments ou l'urine ; ils ne se lavent pas après les relations sexuelles ; ils ne se lavent pas les mains après le repas. Ils sont comme des ânes errants<sup>268</sup>.

Quand ils arrivent de leur pays, ils ancrent leurs bateaux sur le fleuve Atil, qui est un grand fleuve, et construisent sur le bord de grandes maisons de bois. Dans une seule et même de ces maisons sont réunies dix et vingt personnes, plus ou moins. Chacun a un lit sur lequel il s'assied. Avec eux sont de belles jeunes filles esclaves destinées aux marchands<sup>269</sup>. Chacun d'entre eux, sous les yeux de son compagnon, a des rapports sexuels avec son esclave. Parfois tout un groupe d'entre eux s'unissent de cette manière, les



uns en face des autres. Si un marchand entre à ce moment pour acheter à l'un d'eux une jeune esclave et le trouve en train de cohabiter avec elle, l'homme ne se détache pas d'elle avant d'avoir satisfait son besoin<sup>270</sup>.

Chaque jour, il faut qu'ils se lavent le visage et la tête, et ils le font de la façon la plus sale et la plus malpropre qui soit. En effet, chaque matin arrive la jeune servante portant un grand bassin contenant de l'eau. Elle le présente à son maître, il s'y lave les mains et le visage, ainsi que les cheveux. Il les lave et les dénoue au moyen du peigne dans le bassin, puis il s'y mouche et y crache et fait toutes les saletés possibles dans cette eau. Lorsqu'il a terminé, la servante porte le bassin à celui qui est à côté de lui. Elle continue à faire passer le bassin de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'elle l'ait fait passer à tour de rôle à tous ceux qui sont dans la maison. Et chacun d'eux se mouche et crache et se lave le visage et les cheveux dans ce baquet.

Au moment où leurs bateaux arrivent à ce port<sup>271</sup>, chacun d'eux en sort, portant avec lui du pain et de la viande, des oignons, du lait et du *nabîdh*<sup>272</sup>, et marche jusqu'à ce qu'il arrive à un long pieu de bois fiché en terre, ayant un visage semblable à celui d'un homme et autour duquel sont de petites idoles (*litt. figures, suwar*) ; derrière ces idoles sont de longs pieux de bois fichés en terre. Chacun d'eux se prosterne devant la grande idole en disant : « O mon Seigneur, je suis venu d'un pays lointain et j'ai avec moi tant et tant de jeunes filles esclaves, tant et tant de peaux de martre<sup>273</sup>... », jusqu'à ce qu'il ait énuméré tout ce qu'il a apporté avec lui d'objets de commerce. Puis il

dit : « Je t'ai apporté ce présent ». Puis il laisse ce qu'il a avec lui devant le pieu de bois et il dit : « Je voudrais que tu me fasses la faveur de m'envoyer un marchand ayant des dinars et des dirhams en grand nombre et qui m'achète tout ce que je désirerais et qui n'entre pas en contestation avec moi dans ce que je dirai. » Puis il s'en retourne.

S'il a des difficultés à vendre et que son séjour se prolonge, il revient avec un autre cadeau une deuxième fois et une troisième fois. S'il lui est impossible d'obtenir ce qu'il veut, il porte à chacune des petites idoles un cadeau et lui demande son intercession en disant : « Ce sont les femmes de notre Seigneur, et ses filles ». Et ainsi, il continue à adresser une demande à chaque idole successivement, sollicitant son intercession et s'humiliant devant elles. Parfois la vente lui est facile, et après avoir vendu, il dit : « Mon Seigneur a satisfait à mes besoins et il convient que je l'en récompense ». Alors il va prendre un certain nombre de moutons ou de vaches, les tue<sup>274</sup>, distribue en cadeaux<sup>275</sup> une partie de la viande, emporte le reste et le dépose devant cette grande idole et devant les petites qui sont autour d'elles, et il suspend les têtes des moutons ou des vaches à ces pieux de bois fichés en terre<sup>276</sup>. Quand arrive la nuit les chiens viennent et mangent tout cela. Et celui qui a fait cette offrande dit : « Mon Seigneur est satisfait de moi et a mangé le présent que je lui ai apporté. »

Si l'un d'entre eux est malade, les autres dressent pour lui une tente à côté d'eux<sup>277</sup> ; ils l'y placent, y mettent avec lui un peu de pain et d'eau et ils ne s'approchent de lui ni ne lui parlent ; ils ne viennent



même pas le voir tous les jours, (*var.* ils viennent le voir tous les trois jours), particulièrement si c'est un pauvre ou un esclave. S'il guérit et se rétablit, il revient vers eux et s'il meurt, alors ils l'incinèrent. Si c'est un esclave, ils le laissent dans sa situation de sorte que les chiens et les oiseaux de proie le dévorent<sup>278</sup>.

S'ils attrapent un voleur ou un brigand, ils le conduisent à un gros arbre, lui attachent au cou une corde solide et le suspendent à cet arbre où il reste pendu<sup>279</sup>, jusqu'à ce qu'il tombe en morceaux sous l'effet des vents ou des pluies<sup>280</sup>.

On disait que, relativement à leurs principaux personnages, en cas de mort, ils font certaines choses dont la moindre est l'incinération<sup>281</sup>. Je désirais en avoir une connaissance certaine et ne pus l'avoir, jusqu'au jour où j'appris la mort d'un homme considérable d'entre eux. Ils le placèrent dans sa tombe, qu'ils recouvrirent d'un toit<sup>282</sup>, et l'y laissèrent pendant dix jours, en attendant qu'ils eussent terminé de lui couper et de lui coudre des vêtements.

Si le mort est un homme pauvre, ils lui construisent un petit bateau dans lequel ils le placent<sup>283</sup> et qu'ils brûlent. S'il s'agit d'un homme riche, ils rassemblent sa fortune et en font trois parts, une pour sa famille<sup>284</sup>, une pour lui faire couper des vêtements et une autre pour faire préparer le *nabîdh*<sup>285</sup> qu'ils boiront jusqu'au jour où son esclave se tuera elle-même et sera brûlée avec son maître. Quant à eux, ils se livrent sans mesure à la consommation du *nabîdh* qu'ils boivent nuit et jour au point que parfois l'un d'entre eux meurt la coupe à la main<sup>286</sup>.

(AR : ... une autre part pour le coût de la boisson qu'ils consomment pendant les dix jours au cours desquels ils boivent, s'unissent sexuellement aux femmes et jouent des instruments de musique. Cependant la jeune fille qui doit se brûler elle-même avec lui, dans ces dix jours-là, boit et se livre aux divertissements ; elle pare sa tête et sa personne de toutes sortes d'ornements et de parures, et, ainsi parée, elle se donne aux hommes<sup>287</sup> ).

Quand un grand personnage meurt, les gens de sa famille disent à ses filles-esclaves et ses jeunes garçons-esclaves : « Qui d'entre vous mourra avec lui ? » L'un (l'une) dit : « Moi ». Une fois qu'il (elle) a dit cela, la chose devient obligatoire et il est impossible de revenir là-dessus. S'il (elle) voulait revenir sur sa décision, on ne le (la) laisserait pas faire. La plupart du temps, ce sont les filles-esclaves qui font cela<sup>288</sup>.

Une fois que l'homme dont j'ai parlé plus haut est mort, on dit à ses filles-esclaves : « Qui mourra avec lui ? » L'une d'elles dit : « Moi ». Alors on la confie à deux jeunes filles<sup>289</sup> qui veillent sur elle et qui la suivent partout où elle va, au point que parfois elles lui lavent les pieds de leurs propres mains.

On s'affaire autour du mort à lui couper des vêtements et à lui préparer tout ce dont il a besoin. Pendant ce temps la fille-esclave chaque jour boit et chante, se livrant à la joie et aux réjouissances.

Quand arriva le jour où l'homme devait être incinéré et la fille avec lui, j'allai au fleuve sur lequel se trouvait son bateau. Je vis qu'on avait tiré le bateau sur la rive<sup>290</sup>, qu'on avait planté quatre poteaux de bois *khadhank*<sup>291</sup> et autre bois, et que, autour de ces poteaux, on avait disposé de grands échafaudages<sup>292</sup>



de bois. Ensuite, on tira le bateau jusqu'à ce qu'il fût placé sur cette construction de bois.

Puis ils se mirent à aller et venir devant le bateau et à prononcer des paroles<sup>293</sup> que je ne comprenais pas, alors que l'homme était encore dans sa tombe.

*(AR : Le dixième jour, ayant tiré le bateau sur le bord du fleuve, ils le gardent. Au milieu de ce bateau ils disposent un pavillon à coupole<sup>294</sup>, en bois, et couvrent ce pavillon de toutes sortes d'étoffes).*

Puis ils apportèrent un lit, le placèrent sur le bateau et le couvrirent de matelas et de coussins en brocart grec. Ensuite vint une vieille femme qu'ils appellent l'Ange de la Mort, et elle étendit sur le lit les garnitures ci-dessus mentionnées. C'est elle qui est chargée de coudre et d'arranger tout cela et c'est elle qui tue<sup>295</sup> les filles-esclaves. Je vis que c'était une vieille luronne<sup>296</sup>, corpulente, au visage sévère.

Quand ils furent arrivés à la tombe du mort<sup>297</sup>, ils enlevèrent la terre (*litt.* ils éloignèrent) de dessus le bois<sup>298</sup>, puis le bois lui-même, et ils en sortirent le mort enveloppé dans le vêtement dans lequel il était mort. Je vis qu'il avait noirci à cause du froid du pays. Ils avaient mis avec lui dans la tombe du *nabîdh*, des fruits et une pandore<sup>299</sup>. Ils retirèrent tout cela. Le mort ne sentait pas mauvais et rien en lui n'avait changé sauf sa couleur. Ils lui mirent des pantalons, des chaussons, des bottes, une tunique et un caftan<sup>300</sup> de brocart avec des boutons en or. Ils le coiffèrent d'un bonnet de brocart couvert de fourrure de martre<sup>301</sup>. Puis ils le portèrent et le firent entrer dans le pavillon qui était sur le bateau, l'assirent<sup>302</sup> sur le

matelas et le soutinrent au moyen de coussins. Ils apportèrent ensuite du *nabídh*, des fruits et des plantes odoriférantes qu'ils mirent avec lui. Puis ils apportèrent du pain, de la viande et des oignons qu'ils placèrent devant lui. Puis ils amenèrent un chien qu'ils coupèrent en deux et jetèrent à côté de lui, puis ils prirent deux chevaux, les firent courir jusqu'à ce qu'ils fussent en sueur, puis ils les coupèrent en morceaux à coups de sabre et jetèrent leur chair dans le bateau. Ils amenèrent ensuite deux vaches qu'ils coupèrent en morceaux également et qu'ils jetèrent aussi dans le bateau. Ensuite, ils apportèrent un coq et une poule, les tuèrent et les jetèrent dans le bateau<sup>303</sup>.

Cependant, la fille-esclave qui voulait être tuée<sup>304</sup> allait et venait et entraît successivement dans chacun des pavillons<sup>305</sup> que l'on avait construits et le maître de chacun de ces pavillons s'unissait sexuellement avec elle. Et il disait : « Dis à ton maître que je n'ai fait cela que par amour pour lui. »

(*AR* : Le dixième jour, après avoir sorti le mort au jour, ils le mettent à l'intérieur de ce pavillon et répandent près de lui différentes sortes de fleurs et de plantes aromatiques. Beaucoup d'hommes et de femmes se rassemblent, jouent d'instruments de musique, et chacun des parents<sup>306</sup> du mort construit un pavillon à quelque distance de celui du mort. Tout d'abord, quand la jeune fille après s'être parée, se dirige vers les pavillons des parents du mort, le maître de chaque pavillon s'unit sexuellement une fois avec cette jeune fille, et quand il en a terminé avec cela, il dit d'une voix forte : « Dis à ton maître que j'ai accompli le devoir<sup>307</sup> d'amour



*et d'amitié ». Et ainsi, au fur et à mesure qu'elle passe devant les pavillons, jusqu'à la fin, tous les autres s'unissent sexuellement avec elle. Quand ils en ont terminé, ils coupent un chien en deux et le jettent à l'intérieur du bateau, puis, ayant tranché la tête à un coq, ils le jettent à droite et à gauche du bateau<sup>308</sup>).*

Quand arriva le temps de la prière du *'asr*, le vendredi, ils amenèrent la fille-esclave vers quelque chose qu'ils avaient fabriqué et qui ressemblait à un châssis de porte<sup>309</sup>. Elle plaça ses pieds sur les paumes des mains des hommes et (fut soulevée en l'air et) surplomba ce châssis<sup>310</sup>. Elle prononça là certaines paroles, puis ils la descendirent. Ils la firent monter une seconde fois et elle fit comme elle avait fait la première fois, puis ils la descendirent. Ils la remontèrent une troisième fois, et elle fit comme elle avait fait les deux premières fois. Puis ils lui apportèrent une poule, elle lui trancha la tête qu'elle lança. Alors ils prirent la poule et la jetèrent dans le bateau<sup>311</sup>.

J'interrogeai l'interprète sur ce qu'elle avait fait. Il me répondit : « Elle a dit la première fois qu'ils la soulevèrent : Voilà que je vois mon père et ma mère. Elle a dit la seconde fois : Voilà que je vois tous mes parents morts assis<sup>312</sup>. Et elle a dit la troisième fois : Voilà que je vois mon maître assis au Paradis et le paradis est beau et vert<sup>313</sup> ; avec lui sont les hommes et les jeunes gens, il m'appelle. Emmenez-moi vers lui. »

Ils partirent avec elle vers le bateau ; elle se dépouilla de deux bracelets qu'elle avait sur elle et les donna tous deux à la vieille femme qui est appelée l'Ange de la Mort — et c'est elle qui la tue —, puis

elle se dépouilla des deux périscélides qu'elle avait sur elle et les remit aux deux jeunes filles qui la servaient et étaient les filles de la femme appelée l'Ange de la Mort. Puis ils la firent monter sur le bateau.

Puis les hommes vinrent avec des boucliers et des bâtons. On lui apporta une coupe de *nabídh* ; elle fit entendre un chant en la prenant et la but. L'interprète me traduit qu'elle disait ainsi adieu à toutes ses compagnes<sup>314</sup>. Puis on lui remit une autre coupe ; elle la prit et resta longtemps à chanter tandis que la vieille femme l'excitait à boire<sup>315</sup> et la pressait d'entrer dans la tente dans laquelle se trouvait son maître.

Je vis que la jeune fille avait l'esprit égaré ; elle voulut entrer dans le pavillon, mais elle mit la tête entre le pavillon et le bateau. Alors la vieille femme lui saisit la tête, la fit entrer dans le pavillon et entra avec elle. Les hommes se mirent à frapper avec les gourdins sur les boucliers afin qu'on n'entendît pas le bruit de ses cris, que les autres filles-esclaves ne fussent pas effrayées et ne cherchassent pas à éviter la mort avec leurs maîtres<sup>316</sup>. Ensuite, six hommes entrèrent dans le pavillon et cohabitèrent tous, l'un après l'autre, avec la jeune fille. Ensuite, ils la couchèrent<sup>317</sup> à côté de son maître. Deux saisirent ses pieds, deux autres ses mains ; la vieille, appelée Ange de la Mort, arriva, lui mit sur le cou une corde de façon que les deux extrémités divergeassent<sup>318</sup> et la donna à deux hommes afin qu'ils tirassent sur la corde. Puis, elle approcha d'elle, tenant un poignard<sup>319</sup> à large lame, et elle se mit à le lui enfoncer entre les côtes et à le retirer<sup>320</sup>, tandis que les deux hommes l'étranglaient avec la corde, jusqu'à ce qu'elle fût morte.



(AR: Après cela le groupe des hommes qui ont cohabité avec la jeune fille font de leurs mains une sorte de route pavée, afin que la jeune fille, plaçant ses pieds sur les paumes de leurs mains, monte sur le bateau<sup>321</sup>. Après cela, ils lui mettent entre les mains une poule, afin que lui ayant arraché la tête, elle la jette dans le bateau<sup>322</sup>. Et au moment où elle boit une coupe de charâb<sup>323</sup>, elle prononce des paroles, et à trois reprises et chaque fois se tenant sur les paumes des mains de ce groupe d'hommes, elle monte sur le bateau<sup>324</sup> et chante quelques fragments. Elle va dans le pavillon dans lequel on a placé son mari<sup>325</sup>, et six hommes, du nombre des parents de son mari, entrant au milieu du pavillon, tous les six, s'unissent sexuellement avec cette femme en présence du mort, et dès qu'ils ont terminé avec l'accomplissement des devoirs d'amour, la vieille femme qui, selon la croyance de ce groupe de gens, est l'Ange de la Mort, arrivant, couche cette femme pour dormir à côté de son mari. De ces six hommes deux saisissent les jambes de la jeune esclave, deux autres ses mains et la vieille femme, tordant son voile<sup>326</sup>, le lui place sur le cou, et le remet aux mains des deux autres hommes pour qu'ils le lui serrent jusqu'à ce que l'âme s'échappe de son corps).

Ensuite, l'homme le plus proche parent du mort<sup>327</sup>, après qu'ils eurent placé la jeune fille qu'ils avaient tuée à côté de son maître, vint, complètement nu, prit un morceau de bois qu'il alluma à un feu, puis marcha à reculons<sup>328</sup>, la nuque tournée vers le bateau et le visage vers les gens qui étaient là, une main tenant la bûche allumée, l'autre posée sur l'orifice de son anus, afin de mettre le feu au bois qu'on avait préparé sous

le bateau. Puis, les gens arrivèrent avec des bûches et autre bois à brûler, chacun tenant un morceau de bois dont il avait enflammé l'extrémité et qu'il jetait dans le bois entassé sous le bateau. Et le feu embrasa le bois, puis le bateau, puis la tente, l'homme, la fille et tout ce qui se trouvait sur le bateau. Un vent violent et effrayant se mit à souffler<sup>30</sup>, les flammes devinrent plus fortes et l'intensité du feu s'accrut encore davantage.

Il y avait à côté de moi un homme des Rûs, et je l'entendis parler à l'interprète qui était avec moi. Je demandai à ce dernier ce qu'il avait dit. Il me répondit : « Il dit : Vous autres Arabes, vous êtes des sots. — Pourquoi ? lui demandai-je<sup>30</sup> — Il dit : Vous prenez l'homme qui vous est le plus cher et que vous honorez le plus, vous le mettez dans la terre et les insectes et les vers le mangent. Nous, nous le brûlons dans le feu en un clin d'œil, si bien qu'il entre immédiatement et sur-le-champ au paradis. » Puis il se mit à rire d'un rire démesuré. Je lui demandai pourquoi il riait et il dit : « Son Seigneur, par amour pour lui, a envoyé le vent afin qu'il l'enlève en une heure. » Et réellement, il ne s'était pas écoulé une heure que le bateau, le bois, la fille et son maître n'étaient plus que cendres et poussière.

Ensuite, ils construisirent à l'endroit où se trouvait ce bateau qui avait été tiré hors du fleuve quelque chose ressemblant à une colline ronde et dressèrent au milieu un grand poteau de bois *khadhank*, y inscrivirent le nom de l'homme et celui du roi des Rûs et s'en allèrent<sup>31</sup>.

Une des habitudes du roi des Rûs est d'avoir avec lui, dans son palais, quatre cents hommes<sup>32</sup> qui sont



les plus braves de ses compagnons et des hommes sur lesquels il peut compter. Ce sont des gens qui meurent avec lui et se font tuer pour lui<sup>333</sup>. Avec chacun d'eux est une fille-esclave qui le sert, lui lave la tête et lui prépare tout ce qu'il mange et boit, et une autre fille-esclave avec laquelle il cohabite<sup>334</sup>. Ces quatre cents hommes siègent au-dessous du trône du roi, trône qui est immense, et incrusté des plus fines pierres précieuses. S'asseyent avec lui sur le trône quarante filles-esclaves destinées à son lit. Et il arrive qu'il cohabite avec l'une d'elles en présence de ses compagnons dont nous avons parlé, sans qu'il descende de son trône<sup>335</sup>. Quand il veut faire ses besoins naturels, il les fait dans une cuvette<sup>336</sup>. S'il veut monter à cheval, on lui amène son cheval jusqu'à son trône, et il le monte. S'il veut descendre de cheval, il fait avancer le cheval de sorte qu'il puisse en descendre directement sur le trône. Il a un lieutenant qui commande les troupes, livre bataille aux ennemis et le remplace auprès de ses sujets<sup>337</sup>.

En ce qui concerne le roi des Khazars<sup>338</sup>, dont le titre est *Khâqân*, il ne se montre qu'une fois tous les quatre mois, se tenant à distance du peuple<sup>339</sup>. On l'appelle le Grand Khâqân, tandis que son lieutenant porte le titre de *Khâqân Beg*<sup>340</sup>. C'est ce dernier qui commande et gouverne les troupes, dirige les affaires du royaume et en assume la charge. C'est lui qui se montre en public et qui fait les expéditions, c'est à lui qu'obéissent les rois voisins. Chaque jour, il entre chez le Grand Khâqân dans une attitude modeste, manifestant des sentiments d'humilité et de douceur. Il n'entre chez lui que déchaussé, tenant à la main du bois à brûler, et une fois qu'il l'a salué, il allume

devant lui ces morceaux de bois<sup>341</sup>. Quand il a fini de les allumer, il s'assied avec le roi sur son trône, à sa droite. Il a comme lieutenant un homme appelé *Kundur Khâqân*<sup>342</sup>, et ce dernier a à son tour comme lieutenant un homme appelé *Jâwchîghr*<sup>343</sup>.

L'habitude du Grand Roi est de ne jamais donner audience aux gens et de ne jamais leur adresser la parole. Personne autre que ceux que nous avons mentionnés n'a accès auprès de lui. C'est à son lieutenant le Khâqân Beg qu'il appartient de nommer aux fonctions d'autorité<sup>344</sup>, d'infliger les châtiments et de diriger le gouvernement.

Quand le Grand Roi meurt, l'habitude est de lui construire une maison contenant vingt chambres, et de creuser dans chaque chambre une tombe pour lui. On brise des pierres jusqu'à ce qu'elles deviennent comme de la poudre d'antimoine, on y étend cette poudre et on jette de la chaux vive par-dessus. Sous la maison est un fleuve, un grand fleuve qui coule ; on fait passer le fleuve au-dessus de la tombe<sup>345</sup>.

On dit que c'est afin que ni démon, ni homme, ni ver, ni insecte ne puisse y arriver. Une fois qu'il a été enterré, ceux qui l'ont enterré ont la tête tranchée, de sorte que personne ne sait où est la tombe parmi ces chambres<sup>346</sup>. On appelle sa tombe le Paradis et l'on dit : « Il est entré au Paradis ». Toutes ces maisons sont tapissées de brocart entretissé d'or.

La coutume<sup>347</sup> est que le roi des Khazars ait vingt-cinq femmes dont chacune est la fille d'un des rois des pays voisins. Il la prend de gré ou de force<sup>348</sup>. Il a aussi des esclaves concubines pour sa couche au nombre de soixante qui sont toutes d'une extrême beauté. Toutes ces femmes, libres ou esclaves, sont



# Le royaume juif de la Volga

Ils ont fondé le plus puissant Etat juif avant Israël. En plein Moyen Age, les Khazars dominent le sud de la Russie. De nouvelles découvertes permettent de réécrire l'histoire de ce peuple qui a alimenté bien des fantasmes.

Il se passe des choses bizarres dans la prestigieuse Académie des sciences de Russie. Une sorte d'omerta semble régner sur l'Institut d'archéologie. Des découvertes sont passées sous silence, d'autres se révèlent être des faux, des pièces, authentiques celles-là, sont mystérieusement volées. Puis retrouvées en partie. La milice a identifié les coupables, des « touristes » israéliens. Tiens donc... Mais que viennent faire des Israéliens dans ces histoires ? Et pourquoi une telle atmosphère de soupçon ? Parce

que les pièces à conviction se rapportent toutes à l'histoire d'un peuple médiéval méconnu dont les Russes tenaient à minimiser l'importance. Ce peuple, c'est les Khazars.

En 1976 déjà, l'écrivain britannique Arthur Koestler en avait fait un livre intitulé *la Treizième Tribu*. Il défraya la chronique en révélant au grand public, pour la première fois, l'épopée khazare. L'histoire d'un empire qui, du VII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, domina la Volga et le Don ainsi que toute la steppe s'étendant du Caucase à la Crimée et vers

**Reconstitution d'un archer khazar d'après les vestiges retrouvés dans une sépulture de la région de Sarkel, la principale forteresse khazare.**

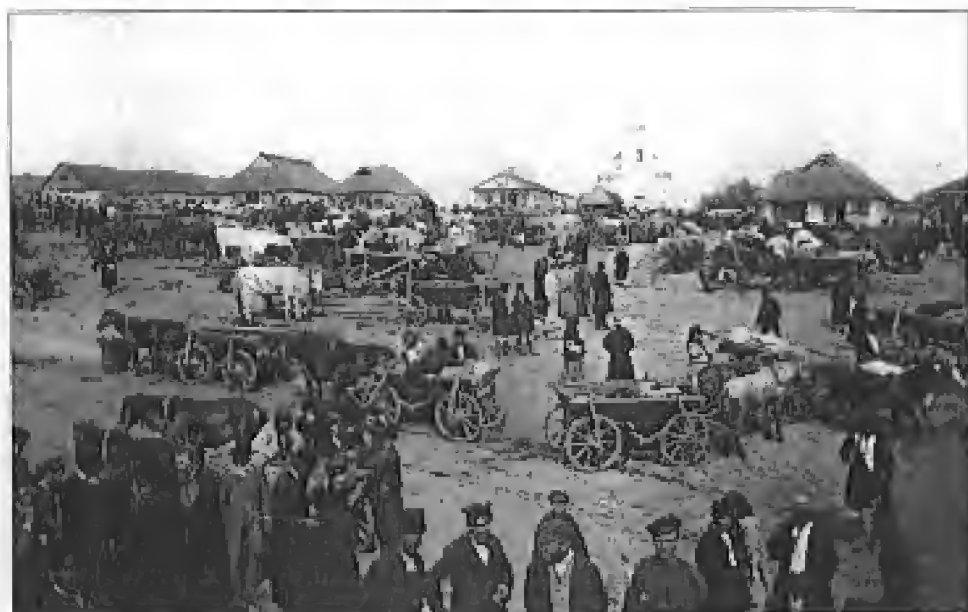
l'est jusqu'à la mer d'Azov. Puissance de premier plan, il traitait avec Byzance et le califat abbasside de Bagdad.

Mais le succès du livre de Koestler repose sur un autre ingrédient, un ingrédient qui a depuis alimenté bien des



D'après O. Petrova, extrait du livre de A. Koestler, Éditions Robert Laffont, 1976

# L'origine mystérieuse des ashkénazes



**Shtetl polonais** au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce genre de bourgade rurale est typique du judaïsme ashkénaze. Certains ont imaginé qu'il était l'héritage de la culture khazare.

**T**raditionnellement, l'origine des ashkénazes remonte à l'arrivée des juifs en Pologne au XVI<sup>e</sup> siècle. Originaires d'Allemagne, ils auraient accepté l'invitation des princes polonais qui avaient alors besoin d'artisans et de financiers pour construire leur Etat. Or, d'après Arthur Koestler, la population juive d'Europe de l'Ouest au Moyen Age aurait été insuffisante pour soutenir l'extraordinaire croissance ashkénaze en Pologne dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Koestler renforce sa thèse en remarquant que le *shtetl*, la bourgade rurale qui est au centre de la culture ashkénaze, n'était en rien typique de la vie juive médiévale, toujours cantonnée dans les villes. Le *shtetl*, lui aussi, serait un indice d'ascendance khazare, tout comme la coiffe traditionnelle ashkénaze, le *shtetmel*, toque en fourrure de zibeline. Les ashkénazes seraient donc venus de l'est, via l'Ukraine, comme l'attesterait un nom de famille relativement fréquent, Kogan ou Cogan, qui serait la

contraction de Cohen et Kagan. En d'autres termes, ils seraient khazars.

Cette théorie a la vie dure même si quelques évidences la battent en brèche. A commencer par la langue des ashkénazes : le yiddish. Un dialecte dérivant du haut-allemand, parsemé de mots hébreux et ancien français... En fait, le plus solide des contre-arguments tient tout simplement au destin des Khazars eux-mêmes après la fin de leur Etat. L'arrivée fracassante des Tatars au XIII<sup>e</sup> siècle fut un coup terrible porté aux effectifs démographiques de toute la région, depuis la mer Noire jusqu'à la future Pologne y compris pour les descendants des Khazars, devenus depuis longtemps slavophones.

Deuxième contre-argument : au XV<sup>e</sup> siècle, le grand-duché de Lituanie – grande puissance est-européenne – ordonna la conversion de tous ses sujets juifs. Il semble qu'une bonne partie se soit convertie. Quant au reste, les témoi-

gnages manquent pour savoir ce qu'il en advint. Certains se sont peut-être mêlés aux juifs allemands, les véritables ashkénazes donc.

Les seuls juifs à avoir revendiqué une ascendance khazare furent les Caraites, secte opposée au judaïsme rabbinique, et des juifs crymchaks, jadis très bien implantés en Crimée. Mais les deux communautés n'apparaissent qu'au XIV<sup>e</sup> siècle en Russie... □



la fourrure, très demandée en Perse et à Byzance, produite par les Slaves et exportée par les Russes/Varègues, des Vikings orientaux (voir carte p. 124). Le kaganat khazar s'enrichit alors considérablement et devient un empire. Diverses cités et comptoirs commerciaux comme Kiev, Samandar ou Balandjar sont établis à l'intérieur d'un territoire considérable. Les Khazars se sédentarisent et ont l'intelligence d'accueillir tous les exilés. Et des exilés, l'empereur byzantin Héraclius ne va pas tarder à leur en envoyer quantité. Dans les années 630, il ordonne la conversion obligatoire des juifs. Une partie sans doute importante de ceux-ci prennent la fuite, longent le Caucase vers l'est et franchissent la passe de Derbend, vers le nord.

## Prosélytisme juif et chrétien

« C'est une région déjà très urbanisée », explique Constantin Zuckerman. Cette arrivée d'exilés précède une transition dynastique majeure. « L'ancien Kagan est progressivement écarté du pouvoir et remplacé par un nouveau souverain issu pour la première fois de la dynastie carolingienne à supplanter la mérovingienne en Occident », ajoute le chercheur. D'où l'illusion d'une double royauté khazare, double royauté largement évoquée par Koestler où le Kagan aurait été une sorte d'empereur sacré à la mode japonaise, et le Bek, l'équivalent local du Shogun...

Cette transition politique a été directement liée à la date traditionnelle de la conversion au judaïsme, en 740. A cette époque, les juifs étaient déjà suffisamment nombreux pour imposer leur religion.

Pourtant, et c'est un fait nouveau, la véritable conversion des Khazars serait beaucoup plus tardive. « Cette conversion aurait été antérieure dans les correspondances du X<sup>e</sup> siècle qui y font référence, pense Constantin Zuckerman. En fait,



PHOTO: G. BERTHIER - C. B. MUSEUM - P. P. P.



**L'orfèvrerie des Khazars** et des autres peuples de la steppe est un art étonnamment raffiné et cosmopolite.



**Ces récipients zoomorphes** du IX<sup>e</sup> siècle mêlent styles persé et byzantin. En haut, vase à médaillon représentant un griffon. Ci-dessus et dessous, récipients à tête de mouton et à tête de taureau.



il faudrait la placer en 861, pas avant. » De quoi réviser en profondeur ce que l'on pensait savoir des Khazars ! Car 861 n'est pas une date anodine. En effet, quatre ans plus tard, le roi des Bulgares, Boris, se convertit au christianisme et les Russes le font à leur tour une première fois – leur baptême définitif date de 989 – en 868. Il y avait donc à cette époque un vaste mouvement de conversion aux religions monothéistes et un prosélytisme juif aussi actif que le chrétien.

Il n'est pas impossible que les Bulgares et les Russes aient choisi justement le christianisme pour égaler en dignité les Khazars juifs et, peut-être symboliquement, s'y opposer. Surtout qu'être païen à l'époque, c'était courir le risque d'être vendu comme esclave, notamment par les Khazars... Rappelons que le mot « slave » a donné « esclave ». Mieux, à l'époque, les Russes semblent totalement subjugués par leurs puissants voisins. A tel point que leur première organisation politique s'inspire directement de celle des Khazars : leur roi est un Kagan et non un Kniaz.

« Les Russes sont alors les émules des Khazars », résume Constantin Zuckerman. Un coup dur pour l'orgueil national, en somme. Si les Khazars étaient le modèle, l'exemple à suivre des Russes, alors le mythe savamment entretenu par les historiens locaux des méchants guerriers juifs vaincus par le bon prince Sviatoslav a dû plomber dans l'aile ! On comprend mieux, dès lors, la tiédeur, pour ne pas dire la mauvaise volonté, de certains spécialistes sur la question... Après 861, malgré leur judaïsme (plutôt malvenu aux yeux de l'Eglise), et grâce sans doute à leur puissante armée, les Khazars demeurent des gens respectables aussi bien pour le ca-

lifat, avec qui ils commercent, que pour Byzance. « La liste des sceaux en or envoyés par Byzance aux puissances étrangères indique que ceux destinés aux Khazars équivalent à trois pièces d'or, une quantité réservée aux grandes puis-

**Etre païen, c'était alors courir le risque d'être vendu.**

sances », précise Constantin Zuckerman. Mais les relations entre les deux empires vont se dégrader. Les Byzantins tolèrent de moins en moins le judaïsme khazar. A la fin du X<sup>e</sup> siècle et surtout au XI<sup>e</sup> siècle, ces derniers s'allient avec les peuples chrétiens du Nord. C'est l'heure du déclin pour l'empire juif. Sédentaires enrichis, les

Khazars ont quelque peu perdu de leur superbe et sont bientôt victimes à leur tour des barbares.

Les Russes de Sviatoslav s'allient aux redoutables Oghouzes, à la saleté légendaire, et dépècent l'empire. Petchénègues, Bulgares de la Volga et autres brutes en profitent aussi. Après l'hallali, l'Etat khazar est réduit à sa portion congrue (autour d'Itil). Il vivra encore deux siècles avant d'être anéanti, comme toute la

région jusqu'aux confins de la Russie, par les Tatars, les plus dangereux des Turcs du Moyen Age. Des Khazars, il ne reste plus que des souvenirs nostalgiques. Quant à la Volga, elle ne connaîtra plus jamais les splendeurs de l'époque heureuse d'Itil la blanche.

Patrick Jean-Baptiste

**L'armée régulière khazare** a été l'instrument qui a permis de contenir l'expansion des tribus turques durant trois siècles.

